

La circulation des manuscrits latins en Europe¹

PIERRE PETTMENGIN

La librairie fondée par Bernard Quaritch à Londres au XIX^e siècle continue de jouer un rôle de premier plan dans le commerce des livres précieux et des manuscrits. Ceux-ci devenant malgré tout plus rares, elle a, ces dernières années, proposé aux amateurs des fragments, dont les prix ont de quoi faire rêver les érudits, en général peu fortunés. Il y avait tout de même une occasion exceptionnelle² : pour 950 \$ seulement, on pouvait acquérir un fragment du second livre de la *Poétique* d'Aristote, provenant sans aucun doute du manuscrit même que frère Guillaume de Baskerville avait su découvrir, non sans péril, dans une abbaye italienne dont (nous dit le professeur Umberto Eco) il est charitable de taire le nom. Un client américain se déclara intéressé, mais, prudent, il demanda à voir une photographie avant d'effectuer le paiement...

Le succès foudroyant du *Nom de la Rose*, auquel fait écho cet innocent canular, et la vogue des expositions par lesquelles les régions françaises mettent en valeur leur patrimoine écrit montrent que nos contemporains éprouvent une vive attirance pour le Moyen Age, pour sa culture et pour ses monuments. Or les monuments qui ont le mieux résisté au temps, ce sont encore les manuscrits. On discute sur le sort à réserver aux pauvres vestiges de Corbie, la grande abbaye picarde, mais les *codices Corbeienses* sont, eux, un trésor bien gardé à Paris, Amiens et

¹ Conférence donnée à l'Université de Tokyo le 20 avril 1998. Le texte a été par endroits retravaillé, ce qui explique quelques divergences avec la traduction japonaise donnée par M. Tatsuo Tsukimura dans la revue *Bungaku*. Certaines études sont citées en abrégé dans les notes ; on trouvera leur titre complet dans la bibliographie à la fin de l'article.

² Catalogue N° 1036, 1984 (*Medieval Manuscripts Leaves principally from a Collection formed in the 19th Century*), p. 83, n° 108.

Saint-Pétersbourg. Comment les manuscrits ont-ils survécu, comment se sont-ils répandus, de l'Antiquité à nos jours, à travers l'Europe, et maintenant dans tout le monde, c'est ce que nous voudrions examiner ici, après avoir donné une précision.

Lorsque dans son testament, entré il y a peu aux Archives Nationales, Victor Hugo dit superbement : «Je donne tous mes manuscrits et tout ce qui sera trouvé écrit ou dessiné par moi à la Bibliothèque nationale de Paris, qui sera un jour la bibliothèque des Etats-Unis d'Europe»³, les manuscrits auxquels il fait allusion, brouillons autographes et liasses de papier, ne sont pas ceux qui nous retiendront. Pour nous, le manuscrit, c'est le livre, écrit à la main parce qu'il n'y avait pas encore d'imprimerie (ou après Gutenberg, parce qu'on ne pouvait ou ne voulait pas se servir de cet art "mécanique").

C'est la fin de l'Empire romain qui marque le début de notre histoire. Les Pères de l'Eglise se sont tus, et la culture est menacée : comment le patrimoine antique va-t-il surmonter l'épreuve et traverser ce que les Anglais appellent les *dark ages* (les «siècles obscurs») ? — On changera ensuite de point de vue, et l'on se demandera comment, lorsque toute l'Europe cultivée lit le latin, il a pu naître et se diffuser une abondante production livresque. — Enfin que deviennent les manuscrits lorsqu'ils sont supplantés dans l'usage courant par le livre imprimé ? Il y a là un problème qui n'est mineur qu'en apparence, et qui aujourd'hui interpelle en nous le citoyen tout autant que l'érudit.

I. Le seuil à franchir

La transmission des œuvres antiques s'apparente tantôt à un fleuve majestueux, et tantôt à un ruisseau qui se perd dans les sables. Alors que les *Satires* de Juvénal se conservent dans plus de 500 témoins, le *Liber memorialis* de son contemporain Ampelius,

³ *Soleil d'encre. Manuscrits et dessins de Victor Hugo*. Paris, 1985, p. 12 (reproduction) et 286 (transcription).

un modeste manuel d'histoire et géographie, n'a survécu que grâce à un manuscrit de Saint-Bénigne de Dijon, d'ailleurs disparu aujourd'hui⁴. Ces destins bien différents sembleront peut-être justifiés : il est normal que ne soient pas sur le même plan un obscur compilateur et l'un des plus grands poètes latins. Pourtant le premier et le dernier de la classe ont réussi le même examen de passage : plus heureux que tant d'œuvres qui ont disparu avec le monde antique⁵ — pensons par exemple aux *Antiquités divines* de Varron, évanouies après que saint Augustin les ait longuement utilisées dans la *Cité de Dieu* —, ces deux textes sont parvenus à franchir la barrière des siècles obscurs.

La barrière

Pour qu'une œuvre antique parvienne jusqu'à nous, il faut en effet qu'elle ne soit pas détruite par les envahisseurs "barbares" qui ont déferlé sur l'Europe latine, du IV^e au X^e siècle, depuis les Germains jusqu'aux Hongrois, et ensuite qu'elle résiste matériellement jusqu'au moment où l'on va se mettre à la transcrire de nouveau, c'est-à-dire dans la plupart des cas la Renaissance carolingienne.

Mais parfois le purgatoire est beaucoup plus long : le manuscrit unique des livres 41 à 45 de Tite-Live, copié en Italie au Ve siècle, demeure quelques siècles à l'abbaye de Lorsch (près de Francfort), sans aucune descendance, jusqu'à ce qu'il soit publié à Bâle en 1531⁶. Si une fuite d'eau ou une souris trop portée sur l'érudition avait endommagé ce témoin unique, c'est toute une partie de l'histoire romaine que nous ignorerions.

Une telle absence de copie fut en effet fatale pour toute une littérature, celle des peuples germaniques, les Goths, réduite aujourd'hui à quelques rares témoins de la traduction de la bible

⁴ *Texts and Transmission*, p. 8 (Ampelius) et 201 (Juvénal).

⁵ On se fera une idée de l'ampleur du naufrage en consultant les deux tomes de *La littérature latine inconnue* d'H. Bardon (Paris, 1952-1956).

⁶ *Texts and Transmission*, p. 214.

par Ulfila, qui datent presque tous de la fin de l'Antiquité⁷. Manifestement, après la reconquête de l'Occident par les troupes de l'empereur byzantin, on ne voyait pas de raison de conserver et de recopier la Bible des anciens envahisseurs, pas plus d'ailleurs que les traductions latines antérieures à celle de Jérôme, qu'on regroupe aujourd'hui sous le nom de *Vetus Latina*. Heureusement la traduction de celui-ci (la Vulgate), les Pères de l'Eglise et même les classiques latins furent mieux traités. Leurs textes furent préservés et retranscrits dans la nouvelle écriture minuscule qui caractérise la renaissance carolingienne, et qui est le lointain ancêtre de nos caractères typographiques.

Il arrive exceptionnellement qu'on ait conservé à la fois le modèle antique (l'archétype) et ses descendants du IX^e siècle : c'est par exemple le cas de la III^e décade de Tite-Live, qui comprend les livres 21 à 30⁸. Mais, le plus souvent, le modèle a disparu et l'on ne connaît que l'exemplaire de translittération⁹ ou ses descendants, qui dans certains cas vont proliférer. Une statistique établie pour Salluste montre la progression fulgurante d'un texte très apprécié dans les écoles : 2 témoins au IX^e siècle, 4 au X^e, 33 au XI^e, 58 au XII^e ; puis une certaine pause, 39 au XIII^e et 46 au au XIV^e ; et enfin l'explosion avec le triomphe des bonnes lettres : 330 au XV^e. Salluste est devenu un auteur européen¹⁰.

Toutefois cette réussite est loin d'être universelle. Un texte qui a franchi le goulot d'étranglement des siècles obscurs n'est pas assuré de survivre, même s'il n'y a pas en Occident, où les bibliothèques sont dispersées, de catastrophe comparable au sac de Constantinople par les Croisés en 1204. Ainsi la table d'un manuscrit donné à la cathédrale de Lyon par l'évêque Agobard nous montre qu'on lisait encore au début du IX^e siècle cinq traités

⁷ *Geschichte der Textüberlieferung*, t. 2, p. 723-724.

⁸ *Texts and Transmission*, p. 209.

⁹ On désigne ainsi le premier exemplaire copié dans la nouvelle écriture ; ce concept est particulièrement important pour l'étude des textes grecs (passage de l'onziale à la minuscule).

¹⁰ *Texts and Transmission*, p. xxvii.

de Tertullien qui nous sont totalement inconnus¹¹. A la même époque, le catalogue du monastère bénédictin de Murbach, en Alsace, signale un *Bucolicon Olibrii*, dont on ne sait rien¹², et il serait facile d'allonger la liste des "personnes disparues", ces textes antiques encore présents au Moyen Age et disparus pour nous, à moins d'une heureuse découverte, comme celle faite par un de mes élèves, François Dolbeau, qui a identifié récemment 26 sermons inédits de saint Augustin dans un manuscrit tardif de Mayence : leurs titres figuraient bien dans les catalogues de Lorsch et de la Grande Chartreuse, mais on les croyait perdus corps et bien¹³.

Les survivants : d'où viennent-ils ?

Identifier et localiser tous les prototypes qui ont existé à l'époque carolingienne, qu'ils subsistent ou non encore, qu'ils aient ou non une descendance, serait une tâche passionnante mais démesurée. On se limitera donc à un sondage, emprunté à une étude que j'ai faite jadis¹⁴.

Il concerne tous les témoins de la Bible latine antérieurs au VII^e siècle, soit 93. Cinq proviennent des fouilles faites depuis cent ans en Égypte ; les autres avaient trouvé refuge dans les monastères ou les églises d'Occident, mais cette protection n'écartait pas les périls si l'on en juge par le nombre de manuscrits réduits à l'état de fragments ou de palimpsestes : 23 témoins n'ont que de 1 à 10 folios, 26 ont été grattés pour laisser place nette à des textes plus demandés.

L'immense majorité des témoins a été écrite en Italie ; un petit

¹¹ Paris, BnF, Latin 1622, f. IIIv^o (reproduit dans l'*Histoire des bibliothèques françaises*, t. I, *Les bibliothèques médiévales du VI^e siècle à 1530*, Paris, 1989, p. 420).

¹² W. MILDE, *Der Bibliothekskatalog des Klosters Murbach aus dem 9. Jahrhundert*, Heidelberg, 1968, p. 48 (n^o 327).

¹³ Cf. F. DOLBEAU, «Les sermons de saint Augustin découverts à Mayence. Un premier bilan», dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1993, p. 153-171. Les textes ont fait l'objet d'une publication d'ensemble par le même savant : Augustin d'Hippone, *Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris, 1996.

¹⁴ «Les plus anciens manuscrits de la Bible latine», dans *Le monde latin antique et la Bible*, Paris, 1985, p. 89-127 (Bible de tous les temps, t. 2).

groupe de manuscrits en onciale a été copié en Afrique, qu'ils avaient donc quittée avant l'invasion arabe ; deux ou trois autres sont vraisemblablement d'origine gauloise. Ces manuscrits sont répartis actuellement dans presque tous les pays d'Europe ; dès l'époque carolingienne, bon nombre d'entre eux se trouvaient déjà au nord des Alpes.

L'abondance de la production italienne s'explique par le fait qu'il existait encore dans la péninsule, aux V^e et VI^e siècles, une civilisation du livre, à la fois païen et chrétien¹⁵ : en 494 un ancien consul «lit et ponctue» un manuscrit de Virgile, le *codex Mediceus*¹⁶ et parallèlement édite les œuvres du poète chrétien Sédulius.

Des livres d'une telle qualité ne pouvaient être fabriqués et diffusés sans l'intervention de professionnels et de fait les deux derniers libraires du monde romain apparaissent en Italie, l'un à Ravenne, Villaric, et l'autre à Rome, Gaudiosus, — alors que le système de la transcription privée, faite par des individus pour leur propre compte, s'était déjà installé en Afrique et en Gaule, où par exemple l'évêque d'Arles Césaire invite ses fidèles à recopier ses sermons en une meilleure écriture et sur du parchemin, et à les donner à transcrire dans d'autres paroisses : la diffusion devait s'étendre aux Gaules, à l'Espagne et à l'Italie¹⁷.

Parallèlement des ateliers de copie d'inspiration monastique, traditionnellement appelés “scriptoria”, s'étaient mis en place, qui ont joué un rôle essentiel dans la transcription de la Bible, des Pères et même des auteurs classiques, reproduits parce qu'indispensables à la formation des clercs¹⁸. Le plus célèbre et le

¹⁵ Présentation d'ensemble par G. CAVALLO, «Libro e pubblico alla fine del mondo antico», dans *Libri, editori e pubblico nel mondo antico. Guida storica e critica*, Roma-Bari, 1975, p. 81-132.

¹⁶ Cf. REYNOLDS-WILSON, *Scribes and Scholars*, p. 318-19 et pl. VII. La maison d'édition Iwanami Shoten a publié il y a une dizaine d'années un facsimilé du *Mediceus*.

¹⁷ Cf. M.-J. DELAGE, Césaire d'Arles, *Sermons au peuple*, t. I, Paris, 1971, p. 66 et 278-280 (Sources Chrétiennes, 175).

¹⁸ On pourra consulter, comme une introduction à ses nombreux travaux sur les scriptoria, le manuel de B. Bischoff, *Paléographie de l'Antiquité romaine et du Moyen Age occidental*, Paris, 1985, p. 208-231 : «Manuscrit et histoire de la culture: “Le haut Moyen Age”, “L'époque

plus étudié est sans conteste celui de *Vivarium* (Squillace, au sud de l'Italie), établi vers 550 par Cassiodore, ancien ministre du roi Théodoric, et l'un des fondateurs de la culture médiévale¹⁹. Mais la Campanie peut rivaliser avec la Calabre grâce au monastère fondé au *Castellum Lucullanum* par l'abbé Eugippe, un "réfugié du Norique" (fuyant les Huns, il avait gagné l'Italie avec les reliques de son patron, saint Séverin, l'apôtre de l'Autriche). Et une étude pénétrante nous permet même de remonter jusqu'au scriptorium de Rufin d'Aquilée († 410), l'adversaire de saint Jérôme²⁰.

Itinéraires

Il n'est pas toujours aisé de suivre l'histoire des manuscrits pendant le Haut Moyen Âge, s'ils n'ont pas eu la chance de rester sur place, comme ceux de Lyon et surtout ceux de Vérone, dont la Biblioteca capitolare, la plus ancienne bibliothèque d'Europe, abrite toujours une *Vie de saint Martin* copiée sur place en 517²¹.

Curieusement beaucoup de manuscrits sont passés par les Îles britanniques. Les premiers avaient été apportés par les missionnaires envoyés par Grégoire le Grand pour convertir les Anglo-Saxons. Mais ces derniers ont fait souvent le voyage en sens inverse, et sont à leur tour revenus d'Italie chargés de livres. Le plus célèbre de ces pèlerins bibliophiles est sans conteste Benoît Biscop, fondateur des monastères jumeaux de Wearmouth et de Jarrow (près de Newcastle). Parmi la « masse incalculable de livres en tous genre » qu'il apporta de Rome dans le Nord de l'Angleterre, se trouvait une des bibles de Cassiodore, le *codex*

carolingienne"» (l'édition originale allemande est parue en 1979, une traduction anglaise en 1990).

¹⁹ Pour reprendre le titre d'un ouvrage célèbre de E. K. RAND, *Founders of the Middle Ages*. Second edition, Cambridge, Mass., 1929, qui lui consacre une part importante du chapitre *The New Education* (p.240-250). On trouvera une synthèse sur Cassiodore, due à A. MOMIGLIANO, dans un ouvrage auquel on ne songerait peut-être pas tout de suite, le *Dizionario biografico degli Italiani*, 21, 1978, p. 494-504.

²⁰ C. P. HAMMOND Bammel, «A product of a fifth-century scriptorium preserving conventions used by Rufinus of Aquileia» [1978-1984], reproduit dans son recueil *Origeniana et Rufiniana*, Freiburg, 1996, n° V-VII.

²¹ Verona, Biblioteca capitolare, XXXVIII (C.L.A., III, n° 494).

grandior.

Son successeur Céolfride en fit exécuter trois copies, une pour chaque abbaye et une pour le siège de Saint-Pierre. Il la portait au pape « en guise de cadeau », lorsqu'il mourut à Langres, en septembre 716 ; le manuscrit lui-même a terminé son voyage à l'abbaye de Monte Amiata en Toscane, d'où son nom de *codex Amiatinus*. Ce témoin imposant (il ne pèse pas loin de 38 kilos) est aujourd'hui la première bible latine complète, et la seule qui précède la renaissance carolingienne²².

Les Anglo-Saxons ne limitèrent pas leurs voyages à l'Italie. Tout comme les Irlandais qui les avaient précédés, ils furent des missionnaires de choc, spécialement en Allemagne où ils fondent des évêchés et des monastères, que bien sûr ils dotent d'une bibliothèque. On prendra comme symbole de ce transfert culturel un manuscrit du commentaire de Jérôme sur l'Ecclésiaste²³ : écrit en Italie au V^e siècle, il se trouve à Würzburg depuis la fin du VIII^e, mais un siècle plus tôt, comme le révèle une inscription en anglo-saxon, il appartenait à une abbesse Cuthswith, que des chartes permettent de rattacher au diocèse de Worcester.

On pourrait suivre les trajectoires d'autres manuscrits qui, au lieu de faire un détour par les îles, sont allés directement de Rome à Aix-la-Chapelle (résidence de l'Empereur), pour aboutir ensuite à Corbie, Lorsch ou Saint-Denis : l'important est que les témoins de la littérature antique soient arrivés, sous Charlemagne et ses successeurs, dans les centres vitaux de la nouvelle culture européenne. On notera aussi que beaucoup de ces itinéraires n'ont pu être reconstitués que récemment, grâce aux progrès réalisés dans l'étude des manuscrits : il reste beaucoup à faire, « de la besogne pour les jeunes » comme disait Dom Morin, un des grands « explorateurs » de ce siècle²⁴.

²² Présentation rapide dans mon article « Le Codex Amiatinus », dans : *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, 1990, p. 72-77, qui ne dispense pas de consulter B. FISCHER, *Lateinische Bibelhandschriften im frühen Mittelalter*, Freiburg, 1985, p. 9-34 et 67-69.

²³ Würzburg, Universitätsbibliothek, M. P. TH. Q. 2 (CLA. IX, n° 1430).

²⁴ C'est le titre d'une conférence qu'il donnait à Louvain le 6 février 1905 (texte paru dans la *Revue d'histoire ecclésiastique*, 6, 1905, p. 327-345).

II. Le livre médiéval

De Charlemagne à Gutenberg, il s'écoule près de sept siècles, alors que cinq seulement nous séparent des incunables. On conçoit qu'en un si long laps de temps il y ait eu de grands changements dans la fabrication, la typologie et la diffusion du livre.

Les Bibles qui sont sorties du scriptorium de Tours, au rythme de deux par an, depuis l'abbatiate d'Alcuin jusqu'à l'invasion normande, sont des ouvrages de luxe, de grand format, destinés à des sanctuaires prestigieux ou à des grands de ce monde²⁵. On les traite avec respect : lorsque les moines de Saint-Maur sur Loire, fuyant les Normands, vont s'installer à Saint-Maur des Fossés près de Paris, ils veillent à sauvegarder leurs deux trésors : les reliques du saint patron et la Bible que leur avait donnée le comte Rorigon, gendre de Charlemagne²⁶.

Au contraire la Bible parisienne du XIII^e siècle a été l'objet d'une production de masse dans des ateliers de professionnels²⁷. Ce livre de poche compact, avec son parchemin très fin et ses deux colonnes couvertes d'une encre très noire, a fixé un modèle en usage encore aujourd'hui, dans les pays de traditions les plus diverses. Il présente les livres saints dans un ordre standardisé, avec une division en chapitres qui est toujours la nôtre : on a quitté l'époque de la rumination monastique pour la vie trépidante des villes, où les prêcheurs et les maîtres de l'Université doivent trouver sur le champ les références dont ils ont besoin pour leurs sermons ou leurs cours : d'où la naissance, contemporaine, des tables et des concordances.

Le monde universitaire, tourné résolument vers les auteurs "modernes", n'a pas joué un très grand rôle dans la diffusion des

²⁵ Etude d'ensemble par B. FISCHER, *Lateinische Bibelhandschriften im frühen Mittelalter*, p. 203-403.

²⁶ Cf. «La Bible de Rorigon», dans : *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, 1990, p. 78-83.

²⁷ Cf. «La Bible de saint Louis», dans : *Mise en page et mise en texte du livre manuscrit*, Paris, 1990, p. 84-89.

classiques et des Pères, et nous préférons rester à l'intérieur d'abord d'une abbaye idéalement reconstituée, puis d'un ordre monastique.

Une abbaye idéale

Comme le disait en 1170 un moine de Sainte-Barbe en Auge [en Normandie], un cloître sans bibliothèque (*sine armario*) est comme un camp militaire sans arsenal (*sine armamentario*)²⁸. Il suffit de parcourir un inventaire un peu détaillé, comme celui de l'abbaye de Reading (près d'Oxford)²⁹ pour constater qu'il y avait en effet des livres partout : dans la bibliothèque bien sûr, mais aussi à l'église, à l'infirmierie, au réfectoire, à l'hôtellerie et jusque dans le logement du Père abbé. Où les moines avaient-ils pu se les procurer ?

La production locale n'explique pas tout, même si les scribes sont aussi pleins de leur mission que Frowin, abbé d'Engelberg (la "Montagne des Anges", en Suisse) au XII^e siècle — «ce livre est l'œuvre d'Augustin en même temps que de Frowin. Le premier l'a composé, l'autre l'a consigné par écrit»³⁰ —, même si les religieux sont renforcés par des copistes de métier (le cas est prévu dans le règlement de Saint-Victor de Paris).

Certains livres ont été présentés en hommage. D'autres ont été donnés par les moines lors de leur entrée au monastère (ainsi fit, à Clairvaux, le prince Henri de France, à qui nous devons les admirables reliures romanes de la Bibliothèque de Troyes)³¹ ; d'autres ont été légués par un testament, comme celui que Philippe d'Harcourt, évêque de Bayeux, rédigea en faveur de l'abbaye du Bec, en Normandie³².

²⁸ La formule est répertoriée dans H. WALTHER, *Proverbia sententiaeque latinitatis mediæ ævi*, t. 1, Göttingen, 1963, n° 2818.

²⁹ *Corpus of British Medieval Library Catalogues*, t. 4, *English Benedictine Libraries. The Shorter Catalogues*, London, 1996, p. 420-447 (catalogue daté d'environ 1192).

³⁰ *Colophons des manuscrits occidentaux*, t. 2, n° 4588.

³¹ Cf. Chr. DE HAMEL, *Glossed Books of the Bible and the Origins of the Paris Booktrade*, Woodbridge, 1984, p. 5-6 et 65 ; pl. 23.

³² Cf. G. NORTIER, *Bibliothèques médiévales de Normandie*, Caen, 1966, p. 42-44 et planche ; B. MUNK OLSEN, *L'étude des auteurs classiques latins*, t. III, 1, 1987, p. 45-46.

Les achats ont toujours existé ; mais c'est le développement des écoles qui a entraîné la résurrection des libraires, disparus depuis l'Antiquité. Lorsqu'il projette la bibliothèque de la Sainte-Chapelle de Paris, saint Louis aurait pu se fournir chez eux, mais il préfère continuer une tradition séculaire :

«il faisait copier des livres plutôt que d'acheter ceux qui étaient tout faits; par là, disait-il, le nombre des bons livres se trouvait multiplié»³³.

La copie

Pour copier un manuscrit, si on ne se contente pas de reproduire le stock déjà existant, il faut se procurer un modèle en dehors de son abbaye. Une note dans un manuscrit de Cîteaux³⁴ nous indique : «tu trouveras le modèle à Fontenay» (une autre abbaye bourguignonne, distante d'une centaine de kilomètres). Trois cas sont théoriquement possibles.

1. Le manuscrit de Fontenay a été prêté à Cîteaux.
2. Cîteaux a envoyé un copiste sur les lieux.
3. La transcription a été faite à Fontenay, puis envoyée à Cîteaux.

Les trois solutions ont été adoptées au cours des âges. La première est la plus habituelle à haute époque. Loup de Ferrières pratique une sorte de prêt international en faisant venir des manuscrits de tous les centres intellectuels du temps, comme Rome, York et Fulda³⁵. Trois siècles plus tard, un concile parisien devra rappeler aux religieux que le prêt inter-bibliothèques est un devoir de miséricorde³⁶. Un devoir qui à vrai dire comporte quelques risques. En 1356, les moines de Pfäfers, en rendant à ceux d'Einsiedeln, non pas leur manuscrit d'Hermann le

³³ Geoffroy de Beaulieu, *Vita Ludovici IX*, ch. 23. Plusieurs textes ou documents que nous citons ici ont été commentés dans notre article (en collaboration avec B. MUNK OLSEN) « Les bibliothèques et la transmission des textes », dans *Histoire des Bibliothèques françaises*, t. I, Paris, 1989, p. 414-435.

³⁴ Dijon, Bibliothèque municipale, 109, f. 72.

³⁵ Sa *Correspondance* (éditée par L. Levillain, Paris, 1927-1935) est pleine de renseignements sur la vie intellectuelle à l'époque carolingienne.

³⁶ Cf. F. DOLBEAU, « Les usagers des bibliothèques », dans *Histoire des Bibliothèques françaises*, t. I, Paris, 1989, p. 407.

Contrefait, mais la copie qu'ils en avaient eux-mêmes exécutée, ont suivi sans le savoir le mauvais exemple du roi d'Egypte Ptolémée, le fondateur de la Bibliothèque d'Alexandrie, qui s'était de la sorte approprié l'exemplaire officiel des tragédies attiques³⁷.

Le plus simple, à condition d'y mettre le prix, était de recourir aux services de scribes locaux. Gerbert, le futur pape de l'An 1000 sous le nom de Sylvestre II, adresse de telles requêtes à ses amis :

«Tu sais avec quel zèle j'acquires de partout des livres; tu sais combien il y a de copistes dans les villes et les campagnes de toute l'Italie. Eh bien donc, dans le dire à personne, fais moi copier à tes frais M. Manlius sur l'astrologie, Victorius sur la rhétorique, le traité d'ophtalmologie de Démosthène...»³⁸.

De tels échanges semblent avoir été particulièrement actifs, après 1066 (*ten sixty six*, la victoire de Guillaume le Conquérant), entre l'Angleterre et la Normandie, mais ils n'allaient pas toujours de soi : malgré ses efforts répétés, saint Anselme n'arrive pas à dénicher le copiste capable de transcrire les *Moralia in Iob*, que lui demandait son prédécesseur Lanfranc, devenu archevêque de Cantorbéry³⁹.

Dans ce cas, l'ancien abbé du Bec se rappelait un traité qu'il avait lu jadis dans son monastère. Mais comment faisait-on, en règle générale, pour découvrir l'existence d'une œuvre absente de sa bibliothèque habituelle ? Les meilleurs guides bibliographiques étaient encore les *Institutions* de Cassiodore et les *Révisions* de saint Augustin, dont le bibliothécaire de Murbach, au IX^e siècle, s'inspire pour dresser une liste de desiderata :

³⁷ *Colophons des manuscrits occidentaux*, t. 2, n° 6964 (cité, avec beaucoup d'autres témoignages "bibliothéconomiques", par F. DOLBEAU, «Quelques aspects des relations entre bibliothèque d'établissements religieux (XIIe-XIVe siècles)», dans *Naissance et fonctionnement des réseaux monastiques et canoniaux*, Saint-Etienne, 1991, p. 495-509).

³⁸ *Lettre* 130, au moine Rainardus de Bobbio (éd. P. Riché - J. P. Callu, Paris, 1993, p. 318-320).

³⁹ L'histoire est racontée par G. NORTIER, *Bibliothèques médiévales de Normandie* [cité n. 32], p. 37-38 (d'après Anselme, *Lettres*, 23 et 25).

«Nous avons ces ouvrages signalés dans le premier livre des *Révisions* de saint Augustin, nous cherchons encore les autres, à savoir...»⁴⁰.

Il fallait ensuite passer à l'acte, c'est-à-dire consulter un catalogue collectif s'il en existait un, comme en Normandie ; ou bien lancer un appel au secours à des confrères, comme ce billet par lequel Raimbert, chantre de Saint-Pierre de Lille, demande aux chanoines de Tournai s'ils disposent des commentaires d'Augustin et de Jérôme sur le Cantique des cantiques⁴¹ ; ou enfin prospector soi-même les collections, proches ou moins proches, à l'instar de ce bibliothécaire de Fleury, qui inscrit en 1148 sur un Lactance du IX^e siècle :

«Moi, Julien, bibliothécaire, du fait que ces quatre feuillets manquaient, je les ai cherchés en beaucoup d'endroits et parce que ce livre se rencontre rarement, j'ai eu du mal pour le trouver enfin dans un monastère de clercs près de Bourges, qui a nom Plainpied»⁴².

Lui savait ce qu'il cherchait. D'autres partiront à la découverte, ainsi son contemporain Guillaume de Malmesbury dans les bibliothèques anglaises ou, deux siècles plus tard, Pétrarque dans celles de France et d'Italie. De leurs voyages studieux résulteront des corpus presque complets de Cicéron et de Tite-Live ; un siècle encore, et l'on aura des éditions plus que complètes, des Pères de l'Église surtout, c'est-à-dire des manuscrits où le zèle d'érudits peu compétents a entouré les traités authentiques d'un foisonnement d'œuvres faussement attribuées à des auteurs célèbres (les pseudépigraphes).

Un ordre centralisateur

Il y eut au Moyen Âge un ordre religieux qui essaya d'uniformiser et de domestiquer la transmission des textes, à

⁴⁰ W. MILDE, *Der Bibliothekskatalog* [cité supra n. 12], p. 38.

⁴¹ Document publié par N. HUYGHEBAERT, «Un billet de Raimbert, chantre de Saint-Pierre de Lille, aux chanoines de Tournai», dans *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, Gand, 1979, t. I, p. 255-264.

⁴² Paris, BnF, latin 1663, f. 59v^o.

travers toute l'Europe. Fondé en 1098, il y a juste neuf siècles, comme le rappellent les expositions organisées cette année un peu partout en France, l'ordre de Cîteaux comptait déjà 345 abbayes à la mort de saint Bernard en 1153, et 647 un siècle plus tard⁴³. Parti de Bourgogne, il s'étendait du Portugal aux pays baltes, du fjord d'Oslo aux temples d'Agrigente, en Sicile, et la France, dans ses limites actuelles, a compté jusqu' à 404 abbayes, 251 d' hommes et 153 de femmes, qui toutes devaient disposer d' une bibliothèque, petite ou grande⁴⁴.

Moines et éleveurs (on sait que les cisterciens anglais proposèrent de payer en laine leur quote-part de la rançon de Richard Cœur de Lion), les fils de saint Bernard disposaient «du temps et du parchemin» voulus pour le travail de copie⁴⁵. Les lignées d'abbayes constituent en même temps des réseaux suivant lesquels les manuscrits circulent et les textes se propagent.

Lorsqu'en 1242 l'abbaye de *Fons frigidus* (Fontfroide, près de Narbonne) fonde celle de *Vallis bona* (Valbonne, en Roussillon), elle lui donne un stock de soixante livres, afin que les frères puissent plus librement «se consacrer à la sainte contemplation et à l'étude». La liste, qui s'ouvre par la *Règle* de saint Benoît et un coutumier, contient les textes jugés essentiels en milieu cistercien ; on notera que les grands docteurs patristiques, et même saint Bernard, brillent par leur absence⁴⁶.

Pour montrer l'efficacité avec laquelle les cisterciens savaient diffuser les textes, on évoquera le cas de la *Lettre d'or* de

⁴³ Pour se faire une idée de l'extraordinaire diffusion de l'ordre cistercien, on se reportera aux cartes et aux photographies de F. VAN DER MEER, *Atlas de l'ordre cistercien*. Paris-Bruxelles, 1965.

⁴⁴ D'après les répertoires publiés par Anne BONDÉELLE-SOUCIER, *Bibliothèques cisterciennes dans la France médiévale. Répertoire des abbayes d'hommes*. Paris, 1991, et «Les moniales cisterciennes et leurs livres manuscrits dans la France d'Ancien Régime», dans *Cîteaux. Commentarii Cistercienses*, 45, 1994, p. 193-337.

⁴⁵ L'expression a été forgée par S. NORDAL (*Scripta Islandica*, 5, 1954, p. 5-18) pour expliquer la floraison de manuscrits qu'a connue l'Islande médiévale.

⁴⁶ Cf. D. N. BELL, «Fons Sapientiae. A study of the Book Collection of the Abbey of Fontfroide from the Twelfth Century to the Fifteenth», dans *Cîteaux. Commentarii Cistercienses*, 46, 1995, p. 77-109.

Guillaume de Saint-Thierry⁴⁷. Comme on l'établit de plus en plus souvent pour les œuvres médiévales⁴⁸, l'original subsiste : on a identifié un manuscrit de Signy, aujourd'hui à Charleville, qui porte les traces du travail de l'auteur. L'édition définitive de cette lettre adressée aux frères de la Chartreuse du Mont-Dieu, s'est conservée bien sûr dans des manuscrits cartusiens, mais ils sont peu nombreux. En revanche, des états différents du texte ont été largement diffusés par Morimond vers l'Autriche, par Clairvaux vers l'Allemagne, et Pontigny met en circulation une version augmentée en trois livres.

Cette prolifération presque anarchique est caractéristique d'un "bestseller", lu avec avidité dans les monastères. Pour les textes de base, l'ordre cistercien, fortement centralisé, privilégiait une diffusion contrôlée à partir d'éditions de référence. La pratique est ancienne : sans remonter au Musée d'Alexandrie, on rappellera le Cassiodore de Bamberg (du VIII^e siècle) qui porte la souscription «Manuscrit de base (*codex archetypus*) sur le modèle duquel les autres doivent être corrigés»⁴⁹. La Bibliothèque de Dijon possède un tel archétype : le coutumier de Cîteaux, dont la table des matières est entourée d'une inscription double, en capitales et en minuscules :

«En ce volume sont contenus les livres de l'office divin, pour lequel la diversité n'est pas de mise dans notre ordre. Ils ont été réunis en un seul corpus, principalement dans l'intention d'avoir en ce livre un modèle (*exemplar*) immuable, pour sauvegarder l'uniformité et corriger la diversité dans les autres»⁵⁰.

Déjà, pour bien des textes patristiques, on a identifié des familles cisterciennes, dont le texte, plus correct que d'autres, a

⁴⁷ D'après l'introduction de Jean DECHANET à son édition de ce texte (*Epistola ad fratres de Monte Dei*) dans la collection «Sources Chrétiennes» (t. 223 ; Paris, 1975).

⁴⁸ En témoigne le lancement d'une nouvelle collection intitulée *Autographa medii aevi* (Turnhout, Brepols, 1994-).

⁴⁹ Bamberg, Staatsbibliothek, Patr. 61, f. 67v^o.

⁵⁰ Dijon, Bibliothèque municipale, 114, f. 1v^o (reproduit dans l'*Histoire des Bibliothèques françaises*, t. I, Paris, 1989, p. 426).

parfois séduit des érudits modernes qui ne soupçonnaient pas qu'au Moyen Age aussi on n'hésitait pas à améliorer les textes. On rendra en tout cas un hommage mérité aux moines de Clairvaux qui, en copiant les traités d'Augustin dans l'ordre même des *Révisions*, sont parvenus à réunir le plus grand corpus médiéval des œuvres de l'évêque d'Hippone, et ont assuré la survie de plusieurs textes rares⁵¹.

III. Les tribulations des manuscrits après l'invention de l'imprimerie

Le destin des collections médiévales

Aucun des livres qui se trouvaient au Moyen Age dans les bibliothèques cisterciennes françaises n'est resté en place, et ce fait nous invite à réfléchir sur les ultimes tribulations des manuscrits, à l'époque moderne. La situation serait plus statique dans un pays comme l'Autriche où certaines abbayes ont conservé une grande partie de leurs collections médiévales. Il m'est arrivé de consulter au monastère bénédictin d'Admont (*Ad montes*), dans les montagnes de la Styrie, un manuscrit de Tertullien qui avait été copié là-même il y a huit cents ans. En France le modèle est différent : ainsi les manuscrits de deux principales abbayes cisterciennes d'Alsace, Pairis et Lucelle, ont abouti du fait de la Révolution à la Bibliothèque municipale de Colmar, où ils ont retrouvé ceux des Dominicaines d'Unterlinden et des Antonins d'Issenheim, qui conservaient aussi le fameux tableau de Matthias Grünewald.

Malheureusement l'unité des collections n'a pas toujours été respectée. Pour prendre encore un exemple qui m'est cher, car je dois le présenter avec un groupe de Normaliens, les manuscrits de l'abbaye cistercienne de Vauluisant (au diocèse de Sens)

⁵¹ J. DE GHELLINCK, «Une édition ou une collection médiévale des Opera omnia de saint Augustin», dans *Liber Floridus. Mitteleuropäische Studien. Festschrift Paul Lehmann*, St. Ottilien, 1950, p. 63-82.

n'entrèrent, hélas, pas au Dépôt littéraire du département de l'Yonne. Nous n'avons pu retrouver qu'une trentaine des quelque deux cents manuscrits que l'abbaye comptait au XVII^e siècle, essentiellement ceux qui avaient été acquis par un érudit local, et dispersés après sa mort : l'un est même parvenu jusqu'aux rives du Pacifique, à l'Université de Seattle⁵². Et les autres ? Un document conservé aux Archives départementales d'Auxerre nous montre qu'on n'hésitait pas, vers 1825, à vendre les parchemins par quintaux à d'honnêtes artisans. La prise de conscience viendra plus tard, à peu près au moment où Mérimée et Viollet-le-Duc inspectaient et sauvaient les monuments historiques.

Conservation sur place, transfert en bloc ou dispersion : ce sont les destins qui attendaient les collections de manuscrits médiévaux à différents moments de l'histoire européenne.

En Scandinavie, la Réforme a entraîné la dissolution des monastères et des chapitres cathédraux, et la perte de leurs manuscrits. Pour avoir une idée de ce que furent les florissantes bibliothèques du Danemark "papiste", il faut feuilleter, avec mélancolie, les milliers de fragments rassemblés à la Bibliothèque royale de Copenhague ou aux Archives du royaume. Les feuillets ont survécu comme feuilles de garde ou comme couvertures pour des dossiers d'archives⁵³.

L'évolution fut un peu plus favorable en Angleterre où sont toujours conservées les bibliothèques des cathédrales et des prieurés bénédictins qui leur étaient attachés. Il a suffi que les moines se transforment en chanoines anglicans, et les manuscrits de Durham et de Worcester étaient sauvés⁵⁴.

En France, les guerres de religion, en Allemagne la Guerre de trente ans ont été le premier grand choc ; le second vint avec la

⁵² Voir, en attendant notre mémoire, A. BONDÉELLE-SOUCHIER, *Bibliothèques cisterciennes* [cité n. 44], p. 321-324.

⁵³ Un grand travail de catalogage de ces fragments a lieu actuellement dans les différents pays nordiques.

⁵⁴ Comme le montrent les listes de manuscrits établies par N. R. KER, *Medieval Libraries of Great Britain. A List of Surviving Books*, 2nd ed., London, 1964, p. 60-76 et 205-215.

Révolution française, source de pillages divers et de la confiscation des collections religieuses : en France d'abord, puis en Allemagne, enfin en Italie où les cotes de deux bibliothèques florentines évoquent encore les "conventi soppressi".

Trois portraits

Pour évoquer le destin des manuscrits à l'époque moderne, nous voudrions esquisser les portraits d'un humaniste, d'un collectionneur et d'un marchand, pour nous demander ensuite ce que sont devenus de nos jours ces trois types d'utilisateurs des manuscrits.

La bibliothèque que l'érudit alsacien Beatus Rhenanus (1485-1547) a léguée à sa ville natale de Sélestat, près de Strasbourg, est exceptionnelle par la qualité de son fonds imprimé, soigneusement conservé depuis quatre siècles et demi. L'humaniste avait réussi à se procurer la bibliographie essentielle dans tous les secteurs où s'exerçait son activité de philologue et d'historien de la Germanie. Les collections de Sélestat rivalisent ainsi, pour la production des premières décennies du XVI^e siècle, avec celles de Paris et de Bâle⁵⁵.

Rhenanus possédait aussi quelques manuscrits, dont certains de provenance illustre. Toutefois ce n'étaient pas pour lui des objets de satisfaction bibliophilique, mais des instruments de travail qui lui permettaient de remonter vers le texte original de l'auteur antique ; l'important était non de les posséder, mais de bien les utiliser, à la sueur de son front, si l'on peut dire :

«Ce labeur repoussant [comprendons celui de collationner les manuscrits], bien qu'il n'y ait rien de plus pénible au monde, je l'ai volontiers pris sur moi en me représentant toute l'utilité qui en résulterait pour les savants», écrit-il dans la dédicace de son Tacite de

⁵⁵ Cf. «Les livres de Beatus Rhenanus», dans : *Histoire des bibliothèques françaises*. t. I, Paris, 1989, p. 298-301.

Ses éditions de Tertullien l'ont conduit à utiliser trois manuscrits, dont les destins sont caractéristiques. L'un provient de l'abbaye d'Hirsau en Wurtemberg. Il a été obtenu en prêt, non sans mal, grâce à un contact direct avec l'abbé. Rhenanus le rend scrupuleusement à son propriétaire, — et cette honnêteté est bien mal récompensée : on n'en entend plus jamais parler. Un autre venu de Payerne, en Suisse, dont les cahiers déreliés avaient servi de copie aux ouvriers typographes de Froben⁵⁷ est, lui, heureusement conservé à Sélestat. Ce respect du manuscrit n'était pas général : Erasme doit inscrire sur un témoin du Nouveau Testament la mention *seruetur* (« qu'il soit conservé »), tandis que les chartreux de Bâle abandonnaient à l'imprimeur Froben, en 1527, un manuscrit de saint Augustin, à la seule condition d'obtenir en échange un exemplaire de l'édition à paraître.

Quelques années plus tard, divine surprise, l'antiquaire du roi d'Angleterre Henri VIII, John Leland, fait parvenir à son collègue ès antiquités nationales un manuscrit qu'il a trouvé à Malmesbury et qui daterait (pense-t-il) du haut Moyen Age ; l'histoire se répète : à huit siècles d'intervalle, le continent bénéficie d'un texte venu d'Angleterre⁵⁸. Ce témoin important a, malheureusement, disparu lui aussi, même s'il a laissé des traces dans une édition bâloise de 1550, dont j'ai eu la surprise de découvrir un exemplaire au Département d'études classiques de l'Université de Tokyo. Quelques décennies plus tard, il aurait peut-être été conservé, grâce à l'essor de ce que les Italiens appellent le *collezionismo*.

C'est en effet un tout autre esprit qui anime le roi d'Espagne

⁵⁶ A. HORAWITZ, K. HARTFELDER, *Der Briefwechsel des Beatus Rhenanus*. Leipzig. 1886. p. 414.

⁵⁷ Cf. «Comment on imprimait à Bâle au début du XVI^e siècle : à propos du "Tertullien" de Beatus Rhenanus (1521)», dans : *Annuaire des amis de la Bibliothèque humaniste de Sélestat*. 30, 1980, p. 93-106.

⁵⁸ Cf. «John Leland, Beatus Rhenanus et le Tertullien de Malmesbury», dans : *Studia Patristica*. XIX, t. 2, Papers of the 1983 Oxford Patristic Conference. Kalamazoo - Leuven, 1989, p. 53-60.

Philippe II lorsqu'il fonde, dans les années 1560, le monastère palais de Saint Laurent, à côté du village de l'Escorial. On a tout dit sur l'activité des ambassadeurs du Roi, et sur les collections prestigieuses qui entrèrent dans sa bibliothèque, comme celles de Diego Hurtado de Mendoza et d'Antonio Agustín⁵⁹, ou n'y entrèrent pas, comme celles de Fulvio Orsini et du cardinal Sirleto, restées finalement en Italie.

Les livres de l'Escorial devaient servir «au profit public de tous les hommes de lettres qui pourraient désirer venir les lire » et si les projets visionnaires de Jean-Baptiste Cardona, évêque de Tortosa, s'étaient réalisés, Saint-Laurent le Royal aurait été à la fois, par une synthèse hardie, une bibliothèque nationale, un institut de recherches avancées préfigurant celui de Princeton, et une presse universitaire (ajoutons que des appartements étaient prévus pour les savants de passage, comme ici à Sanjo Kaikan)⁶⁰. En fait la bibliothèque sommeilla et perdit dans l'incendie de 1671 dix-huit mille livres et manuscrits, soit le tiers de ses collections.

Un des projets de Cardona, celui de constituer un catalogue collectif de tous les manuscrits connus, devait être repris, dans un autre contexte, par le bénédictin français Dom Bernard de Montfaucon, qui publiera en 1739 (à plus de 80 ans : c'est encourageant !) les deux tomes de sa *Bibliothèque des Bibliothèques de Manuscrits* : une compilation qui se révèle finalement assez élitiste et fort originale⁶¹.

L'autre bénédictin dont nous allons parler, Jean-Baptiste Maugérard (qui vécut de 1735 à 1815), n'appartient pas à la congrégation de Saint-Maur, mais à celle de Saint-Vanne, celle illustrée par Dom Calmet, l'exégète dont Voltaire se moquait amicalement. Maugérard n'a rien d'un savant désintéressé : toute

⁵⁹ Les bibliothèques espagnoles de la Renaissance font actuellement l'objet de nombreuses études et découvertes ; on citera, à titre d'exemple, l'état de la question donné par M. MAYER, «Towards a History of the Library of Antonio Agustín», dans *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 60, 1998, p. 261-272.

⁶⁰ Son *De bibliotheca regia S. Laurentii in Hispania consilium* est publié par ex. dans A. SCHOTT, *Hispaniae Bibliotheca*, Francfort, 1608, p. 68-84.

⁶¹ Cf. «Montfaucon, Dom Lemaître et la *Bibliotheca bibliothecarum*», à paraître dans *Du copiste au collectionneur. Mélanges André Vernet*, Turnhout, 1998.

sa vie durant, il s'est contenté de cataloguer, d'acheter et surtout de vendre des manuscrits⁶². Bibliothécaire de Saint-Arnoul de Metz jusqu'à la Révolution, il rendait des services discrets à des collectionneurs fortunés. Emigré en Allemagne, il devint le fournisseur attitré du Grand Duc de Gotha, et lui procura par exemple les manuscrits d'Echternach que ses confrères en fuite avaient apportés à Erfurt (le mois dernier, à la Bibliothèque nationale du Luxembourg, j'ai eu le plaisir de manier une de ses prises, la Bible d'Echternach, qui ne pèse que 25 kg !).

En 1802, le loup prend l'habit du berger. «Commissaire du gouvernement pour la recherche des sciences et des arts dans les quatre départements du Rhin», il écume Namur, Trèves, Aix-la-Chapelle et Coblenze, et envoie caisse sur caisse à la Bibliothèque impériale, avec un zèle tel que l'Administrateur doit l'inviter à ménager sa santé.

Hélas, après la défaite de Napoléon, la France se voit contrainte de restituer les manuscrits que les commissaires avaient réquisitionnés dans toute l'Europe conquise (y compris le Vatican), et qui faisaient de Paris non pas un musée imaginaire, mais bien La Mecque de la paléographie⁶³. On ferma donc le "cabinet Maugérard", où était rassemblé son butin. Curieusement les manuscrits dont il avait dépouillé les bibliothèques rhénanes furent envoyés non pas à leurs propriétaires légitimes, mais à Berlin (en hommage au roi de Prusse), et près de trois cents qui n'avaient pas été réclamés, comme ceux d'Echternach, ou qui avaient été trop bien dissimulés, sont toujours consultables rue de Richelieu.

Aujourd'hui

Les trois tendances que nous avons décelées se continuent

⁶² Cf. L. TRAUBE, R. EHWALD, «Jean Baptiste Maugérard. Ein Beitrag zur Bibliotheksgeschichte», dans *Abhandlungen der hist. Klasse der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 23, 1904, p. 301-388.

⁶³ Cf. A. HOBSON, «Appropriations from foreign libraries during the French Revolution and Empire», dans *Bulletin du bibliophile*, 1989, p. 255-272.

aujourd'hui. Les manuscrits sont plus que jamais des objets d'étude, de collection et de spéculation.

Leur exploitation scientifique a pris une ampleur jamais atteinte. On avait compris au XIX^e siècle la nécessité d'effectuer la *recensio* des textes antiques, c'est-à-dire l'examen des données manuscrites. Toutefois les bases restaient limitées. Un grand savant pouvait se piquer de distinguer au premier coup d'oeil les témoins à lire (*legendi*), à lire peut-être (*fortasse legendi*) et à ne lire en aucun cas (*omnino non legendi*). De nos jours les éditeurs ont l'ambition de consulter le plus de manuscrits possible, mais c'est le savant qui voyage et non plus le document, comme il y a 100 ans encore (on sait qu'un manuscrit de la Nationale fut détruit dans l'incendie de la maison de Mommsen), et la généralisation des procédés de reproduction photographique a changé les conditions de travail du philologue.

D'autre part, les manuscrits jadis réservés à quelques happy few font maintenant partie de notre culture commune, comme en témoigne la vogue des facsimilés et le succès d'expositions qui reconstituent pour quelques mois le patrimoine écrit d'une province : celles de Bretagne, de Basse-Normandie, de Picardie et de Champagne étaient à l'honneur tout récemment ; les manuscrits de la Bourgogne cistercienne vont l'être cet été, à Dijon et à Auxerre.

Même si l'époque des grandes souscriptions semble révolue, comme celle qui, dans les années 30, permit au peuple anglais d'acquérir le Codex Sinaiticus de la Bible, vendu par les Soviets, les pouvoirs publics ont pris le relais en consacrant des sommes importantes à l'achat de livres rares, en particulier de manuscrits, ainsi en France soixante et un dans les dix dernières années, dont onze pour la seule Bibliothèque municipale de Rennes⁶⁴.

Pour pouvoir acheter des manuscrits, il faut naturellement qu'il y ait des vendeurs. Le plus grand d'entre eux, Hans Peter Kraus, a

⁶⁴ Cf. *Bulletin du bibliophile*, 1998, p. 184-185.

publié peu avant de mourir son autobiographie⁶⁵. On y voit comment ce libraire viennois, après être passé par Buchenwald et par Dachau, réussit à faire fortune aux Etats-Unis en partant de presque rien. Son principe était simple, vendre les livres au juste prix : «Si un livre vaut 500 \$, je fixe son prix à ce montant, que je l'aie payé 40 ou 400». Ses mémoires nous montrent qu'il avait un talent exceptionnel pour acheter coûte que coûte les manuscrits de qualité et pour les revendre avec un solide bénéfice à de grands collectionneurs, comme Martin Bodmer, qui assura, lui, la stabilité de sa collection en la léguant à l'Université de Genève douze jours avant sa mort, en 1971.

Les prix de vente indiqués par Kraus donnent déjà le tournis, mais lorsqu'on apprend que son successeur proposait récemment un commentaire de Macrobie sur le Songe de Scipion, du X^e siècle, pour la modique somme de 1.600.000 \$ (50.000 \$ la feuille), on se demande si le marché n'est pas devenu fou, et la tentation trop grande pour des bibliothécaires qui n'ont pas tous la sagesse de celui de Bernkastel-Cuse, offrant à H. P. K. les vins du Cusanus Stift plutôt que les manuscrits de son fondateur, le philosophe Nicolas de Cuse.

On constate en tout cas d'étranges translations, comme celle qui fit passer de Turin à Yale les manuscrits de l'abbaye savoyarde de Hautecombe. Quant à ceux du Grand séminaire de Saint-Dié des Vosges, dont un bulletin d'Interpol donnait récemment le signalement détaillé, où aboutiront-ils ? A Saint-Dié, espérons-le, sans en être tout à fait sûrs.

Conclusion

Nous voici maintenant arrivés au port, pour reprendre une des formules par lesquelles les copistes exprimaient leur joie d'avoir terminé leur travail : «de même que le port est doux aux navigateurs, de même la dernière ligne pour le copiste» (sicut

⁶⁵ *A Rare Book Saga. The autobiography of H. P. Kraus*, New York, 1978.

naugantibus dulcis est portus, ita scriptori nouissimus uersus)⁶⁶.

Peut-être avez vous été choqués d'entendre si souvent parler d'argent. Sauf dans des milieux voués (ou condamnés) à la pauvreté, l'argent est la condition nécessaire pour que se fabriquent et se diffusent les manuscrits. Les lois du marché ont le mérite de révéler à ceux qui ne l'auraient pas senti instinctivement que les manuscrits constituent une part à la valeur presque inestimable dans notre patrimoine européen⁶⁷. C'est une raison de plus pour les traiter avec les égards qu'ils méritent : les stabiliser s'ils mènent encore une existence errante, les protéger, les restaurer, les décrire, les lire, les faire connaître aux savants comme aux moins doctes ; et pour cela, former celles et ceux qui seront capables de mener à bien ces différentes tâches, et leur donner les moyens de le faire. C'est la responsabilité de l'Etat, des collectivités, mais aussi des universités et des écoles, et de tous les citoyens.

Il arrive parfois que les lois du marché et les transactions commerciales les plus régulières doivent s'effacer devant des impératifs d'un autre ordre. Un Islandais, Arne Magnusson, professeur d'antiquités danoises à l'Université de Copenhague, s'était constitué tout à fait légalement une importante collection de manuscrits islandais qu'il légua en 1730 à son Alma mater. Elle y resta 250 ans, puis, après des débats qui passionnèrent l'opinion, le parlement danois décida de restituer à l'Islande les fondements de sa culture⁶⁸. Les manuscrits sont maintenant à Reykjavik dans une collection qui porte, comme celle de Copenhague, le nom de celui qui les avait sans doute sauvés de l'oubli et de la destruction.

Si cet exemple était suivi, il en résulterait une impressionnante

⁶⁶ Le livre toujours utile de W. WATTENBACH, *Das Schriftwesen im Mittelalter*, Leipzig, 1896, p. 278-282 relève plusieurs variations sur ce thème.

⁶⁷ Ces trésors sont eux-même productifs, comme le note Goethe en 1787, après sa visite de la Bibliothèque universitaire de Göttingen : «Les bibliothèques sont un capital, qui produit silencieusement des intérêts incalculables» (comprenons, par l'usage qu'en font les lecteurs). «*Unberechenbare Zinsen*» était le titre de l'exposition consacrée à une des plus grandes transactions de ce siècle, l'achat des manuscrits de la collection Fürstenberg par le Land Baden-Württemberg (Stuttgart, Karlsruhe, 1993).

⁶⁸ Cf. J. GREENFIELD, *The Return of Cultural Treasures*, Cambridge, 1989, p. 10-46.

“délocalisation”. Heidelberg aurait les originaux des codices Palatini, et le Vatican des photocopies. La petite ville d'Echternach connaîtrait la célébrité, et on n'aurait jamais de peine à trouver de la place au Cabinet des manuscrits et au Student's room de la British Library, vidés aussitôt des quatre-cinquièmes de leurs trésors. Peut-être vaut-il tout de même mieux prendre son parti d'une histoire séculaire et faire voyager les hommes plutôt que de faire circuler, une nouvelle fois, les manuscrits.

Bibliographie

introductions

- REYNOLDS (L. D.), WILSON (N. G.).- Scribes and Scholars. A Guide to the transmission of Greek and Latin literature. 3rd ed.- Oxford : Clarendon Press, 1991.
[1^{re} édition : 1968]

trad. française : D'Homère à Erasme : la transmission des classiques grecs et latins / trad. par C. BERTRAND et mise à jour par P. PETITMENGIN.- Paris : Ed. du CNRS, 1984.

trad. japonaise : Kōten no keishōsha-tachi : Girisha-Raten-go tekusuto non denshō ni miru bunkashi / trad. par Yoshiko NISHIMURA et Sumio YOSHITAKE.- Tokyo : Kokubunsha, 1996.

- DAIN (A.).- Les manuscrits.- Paris : Diderot Editions, 1997.
[reproduction en "poche" de l'éd. de 1975 ; 1^{re} éd. : 1950 (à l'origine, conférences faites à l'Ecole normale supérieure)]

vues d'ensemble

- Geschichte der Textüberlieferung der antiken und mittelalterlichen Literatur.- Zürich : Atlantis Verlag, 1961-1964.- 2 vol.
- REYNOLDS (L. D.), éd.- Texts and Transmissions : a survey of the Latin Classics.- Oxford : Clarendon Press, 1983.
- IRIGOIN (J.).- Edition et critique des textes grecs.- Paris : Les Belles Lettres, 1997.
[résumés de ses cours à l'Ecole pratique des Hautes Etudes et au Collège de France (1965-1992)]
- CAVALLO (G.), FEDELI (P.), GIARDINA (A.), éd.- Lo spazio

letterario di Roma antica.- Roma : Salerno, 1989-1991.- 5 vol.

- CAVALLO (G.), LEONARDI (Cl.), MENESTÒ (E.), éd.- Lo spazio letterario del Medioevo. 1. Il Medioevo latino.- Roma : Salerno, 1992— (4 vol. parus en 1997).

répertoires

- LOWE (E. A.).- Codices Latini Antiquiores. A palaeographical guide to Latin manuscripts prior to the ninth century.- Oxford : Clarendon Press, 1934-1972.- 12 vol.

- MUNK OLSEN (B.).- L' étude des auteurs classiques latins aux XI^e et XII^e siècles.- Paris : Ed. du CNRS, 1982-1989.- 4 vol.

- Colophons des manuscrits occidentaux des origines au XVI^e siècle [recueillis par les] Bénédictins du Bouveret.- Fribourg (Suisse) : Editions Universitaires, 1965-1982.- 6 vol.